Les peintres se précipitèrent sur l'Écosse à la suite de Walter Scott. Ce ciel toujours gris, sombre, mélancolique, ces lacs profonds, ces montagnes arides, cette terre dentelée où la mer entre par mille golfes, attirèrent les paysagistes. Le public se lassait des parcs trop bien fauchés et sablés, des jeunes filles bien habillées, qui montrent du même coup leurs longues et blanches dents et leur sourire. L'Écosse chantée par Walter Scott et Ossian devint à la mode comme la Grèce et l'Italie.

Ce mouvement, quoique ralenti, dure encore et méritait de durer. Il n'est pas une vallée des Highlands qui n'ait son histoire tragique, sanglante et presque son épopée. Chacun de ces rochers a bu le sang des hommes et vu l'éclair qui jaillit du choc des claymores.

Voyez, par exemple, le tableau de M. Thomas Miles Richardson, qui représente la *vallée de Glencoe*, à l'entrée d'un ravin, près du bord méridional du Loch-Leven (bras de mer qui sépare le comté d'Argyle du comté d'Inverness). Aujourd'hui, c'est un désert où le berger, Highlander aux jambes nues, dernier débris d'une race éteinte, regarde tristement paître les troupeaux du duc d'Argyle. Autrefois Mac-Jan, son grand-père, s'asseyait comme un égal à la table de Mac-Callum More; et lui, s'il osait aujourd'hui franchir le seuil du château, il serait chassé par les laquais.

Le noble Mac-Jan n'est plus. Les Saxons ont tué par trahison ce chef puissant du clan des Mac-Donalds, qui gênait Argyle et Breadalbane. On n'aurait osé le saisir en plein

LE DÉFILÉ DE GLENCOE, paysage d'Écosse de M. Richardson.

jour, au milieu des siens; on le fit assassiner par les *habits rouges* auxquels il donnait l'hospitalité.

C'était au temps de Guillaume III, en 1692. Les grands seigneurs whigs, après avoir chassé Jacques II, poursuivaient ses partisans jusqu'à la mort.

Mac-Jan n'était partisan ni de Jacques ni de Guillaume. Il n'obéissait qu'à lui-même. Retiré dans la vallée de Glencoe, au milieu de montagnes inaccessibles, il ne sortait de sa maison que pour enlever, suivant la coutume des montagnards, les troupeaux de ses puissants voisins Argyle et Breadalbane. C'était un homme des anciens jours, majestueux et vénérable comme Fingal à la barbe blanche, également incapable de trahison et de lâcheté, hospitalier surtout et généreux comme César. Cette vertu lui coûta cher.

On lui demanda de reconnaître le roi Guillaume et de faire sa soumission. Le fier Mac-Jan ne répondit pas. Il avait déjà vu Charles Ier remplacé par Cromwell, et Cromwell par Charles II et Jacques II, et ce dernier par Guillaume. De tous ces gouvernements quel était le légitime? Eh! que lui importait, à lui, Mac-Jan, seigneur de la vallée de Glencoe?

Malheureusement Argyle et Breadalbane, lassés de nourrir malgré eux le clan des Mac-Donalds, s'entendirent avec le maître de Stairs, ministre de Guillaume à Édimbourg. Un soir cent vingt soldats réguliers (*habits rouges*) commandés par un Campbell, du régiment d'Argyle, nommé Glenlyon, se présentèrent à l'entrée du défilé de Glencoe; — celui-là même que représente le tableau de M. Thomas Miles Richardson.



Ce Glenlyon avait marié sa nièce au fils de Mac-Jan. Il demanda l'hospitalité à son parent qui l'accorda sans défiance et le reçut dans sa chaumière avec une magnificence seigneuriale. Le festin dura douze jours, et Mac-Jan fit tuer pour ses hôtes les plus beaux troupeaux de son clan.

Enfin, le matin du treizième jour, avant le lever de l'aurore, Glenlyon donne le signal du massacre. Il entre dans la chambre du généreux Mac-Jan, et pendant que le vieillard donnait ses ordres pour le repas, il le fait tuer par ses soldats. La femme de Mac-Jan est égorgée en même temps. Un des assassins, pour lui arracher plus promptement ses bagues, coupa les doigts de la main droite avec ses dents.

Trente Mac-Donalds, hommes, femmes et enfants, périrent ce jour là. Le reste, dispersé dans le village et averti par la fusillade, s'enfuit demi-nu dans la neige et périt presque entièrement de froid et de faim. Glenlyon et ses complices emmenèrent cent bœufs et deux cents chevaux. Ce fut le prix de l'assassinat.

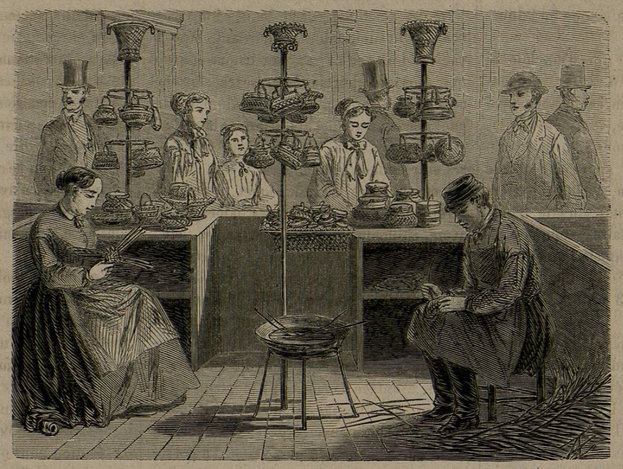
Le crime demeura impuni. Argyle et Breadalbane ne furent pas inquiétés. Le maître de Stairs, leur complice, continua de faire l'ornement de la cour du roi Guillaume; les jacobites d'Angleterre eux-mêmes ignorèrent ce qui se passait dans ce coin si sauvage et si reculé de l'Écosse; les deux fils de Mac-Jan, poursuivis et traqués dans les montagnes, et ne sachant même pas lire et écrire, ne purent pas plaider leur cause, même devant le public. Leur clan a disparu. Deux ou trois montagnards peut-être se souviennent encore que leur grand-père était un Mac-Donald, et que Mac-Callum More a fait assassiner Mac-Jan.

Par un étrange hasard, le nom celtique de la vallée de Glencoe signifie : *vallée des larmes*.

Le tableau de M. Richardson représente le désert. Sur le devant, un montagnard, appuyé contre un rocher, contemple d'un air mélancolique la route mal frayée qui conduit au pont de Glencoe. Sous ce pont coule un torrent qu'on ne voit pas, mais qu'on devine, et qui se fraye péniblement sa route à travers des blocs de rochers granitiques. Au delà du pont la route continue, lentement escarpée, et contourne le pied de la colline. En face et de l'autre côté du ravin sombre, se dressent des montagnes abruptes, dont le sommet est caché par les nuages. Ce sont les Highlands. C'est là qu'était la forteresse naturelle du brave et du malheureux Mac-Jan. Sur le pont se presse un troupeau de moutons. Une voiture gravit péniblement la route à l'extrémité du second plan. Mais ni ce troupeau ni son gardien, le mélancolique Highlander qui s'appuie au rocher, ni la voiture même, ne peuvent ôter au paysage son aspect sauvage et sombre. La tristesse de la nature pèse sur les hommes et sur les animaux eux-mêmes. Depuis la mort de Mac-Jan, la vallée de Glencoe n'est plus qu'un cimetière.

Non, Mac-Jan ne reviendra plus, ni Fingal; et l'on ne verra plus sur la lande de Glencoe que la livrée des ducs d'Argyle. Les coqs de bruyère, les ducs et les laquais ont remplacé le clan des Mac-Donalds.

ALFRED ASSOLLANT.



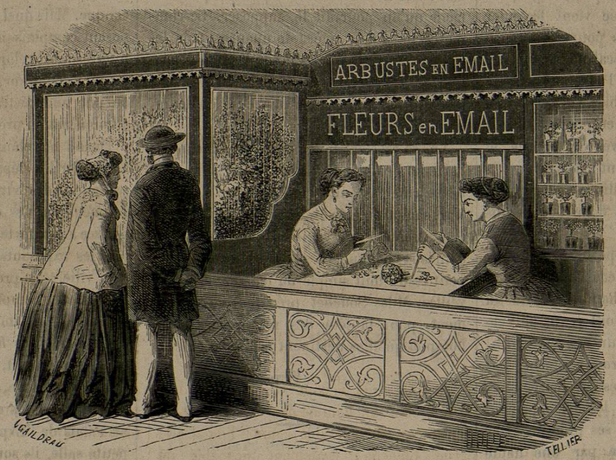
PETITS MÉTIERS : LA VANNERIE. — Dessin de M. Gaildrau.

## III

### Les Petits métiers.

#### LA VANNERIE FRANÇAISE.

Le succès de l'Exposition, après avoir hésité entre divers groupes, s'est définitivement fixé dans la galerie des machines, retenu par les établissements, si curieux et si intéressants, consacrés au travail manuel. Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs de l'*Exposition Universelle Illustrée*, que c'est à l'initiative de M. Haas, à son intelligente et énergique persistance, que nous devons cette exposition sans précédents. Prêchant d'exemple, et installant lui-même une réduction microscopique de sa vaste usine, M. Haas a volontiers négligé ses propres intérêts pour donner plus d'éclat à l'exposition des exposants de son groupe. M. Haas a trouvé dans la croix de chevalier la juste récompense de ses travaux et de son dévouement à une innovation franchement démocratique.




PETITS MÉTIERS : LES FLEURS EN ÉMAIL. — Dessin de M. Gaildrau.

C'est, en effet, principalement parmi les fabricants en chambre que s'est recruté le personnel de l'exposition du travail manuel. Je n'en veux pour exemple que la vannerie française, exposition intéressante à divers points de vue.

Le public connaît les divers produits de cette industrie, les paniers de toutes formes et de toutes grandeurs, les corbeilles, les

nattes porte-bouteilles, toute cette série de charmants objets qu'on obtient avec l'osier tressé. Au Champ de Mars, la vannerie fine est seule représentée, c'est celle qui n'emploie que l'osier fendu, celle enfin qui ne fabrique que les objets légers, élégants, qui relèvent autant de la fantaisie que de l'utilité réelle.

Cette petite industrie, qui n'emploie ni mécaniques, ni moteurs à vapeur, a cependant son importance. Son centre principal est à Origny-en-Thiérache, dans l'arrondissement de Vervins, et je vous étonnerai peut-être beaucoup, en vous apprenant qu'elle emploie, bon an mal an, 20 000 ouvriers (hommes, femmes, enfants), qu'elle représente un mouvement d'affaires annuelles de plus de 4 millions, sur lesquels 7 ou 800 000 francs au plus sont affectés à la matière première, laissant plus de 3 millions comme salaires.

Le travail n'a guère lieu que l'hiver, et les ouvriers peuvent, quand l'exige la saison, se livrer au travaux des champs. — Voyez-vous cette industrie qui, loin de prendre à l'agriculture les bras qui lui sont si nécessaires, leur donne du travail et de l'argent quand la terre se repose, et les laisse libres quand la terre les réclame? — Ici, pas d'ateliers, pas de patrons. Chaque ouvrier travaille en famille. Sept ou huit entrepositaires principaux achètent chacun le travail de 2000 ouvriers; une douzaine de maisons plus modestes se partagent le travail des autres. Les ouvriers restent donc maîtres de leur marchandise, maîtres de leurs prix, et peuvent s'établir, quand l'économie vient féconder leur travail. Ils n'ont à se pourvoir ni d'un métier coûteux, ni d'un local approprié. Un couteau, de l'osier et de l'adresse, — voilà les seuls outils indispensables. On a essayé de fendre l'osier mécaniquement, mais, jusqu'à présent, toutes les tentatives ont échoué, et le travail est resté purement manuel.

Pour ne compter les millions que par unités, la vannerie n'en est donc pas moins digne d'attention.

Un des principaux entrepositaires, M. Brizet, qui a déjà obtenu la médaille de 1re classe en 1855, a organisé au Champ de Mars un atelier où vingt ouvriers sont venus de Vervins donner aux visiteurs un aperçu du travail qui enrichit leur arrondissement. Les sacrifices que s'est imposés M. Brizet pour donner à cette exposition le développement convenable, l'élégance de ses produits, leur supériorité déjà consacrée par une haute récompense, permettent de prévoir que le jury de 1867 voudra confirmer la décision du jury de 1855.

LES FLEURS EN ÉMAIL.

C'est une création toute moderne, toute contemporaine; elle remonte à peine à trois ans et déjà elle prend toutes les allures d'une industrie centenaire. La province, l'étranger se disputent ses produits, et l'intelligent inventeur, M. Souchet, se voit entraîné dans un tourbillon de succès qu'il n'avait certes pas osé prévoir.

Vous avez certainement vu, dans la galerie des machines, deux jeunes filles assises devant une table et tournant, sous la chaleur d'un bec de gaz, des bâtons d'émail qui, sous leurs doigts habiles, se transforment en fleurs. Rien de plus délicat, de plus élégant que ce travail, et si le gaz dont la chaleur vive est nécessaire, si le gaz, qui n'a guère ses entrées dans les boudoirs, n'était pas indispensable, ce travail coquet deviendrait certainement la distraction des dames. Après avoir chiffonné la batiste, le papier, etc., pour composer ces charmants bouquets artificiels qui luttent de couleur, d'éclat, de fraîcheur avec les fleurs naturelles, elles auraient voulu fondre et modeler l'émail comme les demoiselles Souchet et voir naître en quelques instants ces fleurs qui ont toujours le double avantage de conserver longtemps leur brillant, et de ne pas redouter les accidents. C'est, en effet, une supériorité des fleurs en émail sur les fleurs en porcelaine. La porcelaine se brise, l'émail est résistant. Ce n'est pas la seule; les fleurs en porcelaine ont besoin d'être *peintes*, les fleurs en émail empruntent leur coloris à la matière première. En effet, l'artiste a sous la main des baguettes de diverses couleurs, et suivant qu'elle fait une rose, une jacinthe, un myosotis, elle emploie l'émail rose, l'émail blanc, l'émail bleu, etc. Le travail n'est cependant pas aussi facile qu'on pourrait le supposer. Le commerce ne donne guère de nuances dans les émaux. Pour obtenir les innombrables gradations de teintes qui sont la richesse de la flore naturelle, il faut fondre plusieurs couleurs, les assortir.

Là, se révèlent le goût et l'intelligence de l'artiste. J'engage les visiteuses de la dernière heure à ne pas quitter le Palais du Champ de Mars sans avoir été voir l'Exposition de M. Souchet. A côté d'une vitrine où sont exposés de délicieux bouquets, elles pourront voir le petit établi tout simple où naissent ces merveilles. Mlles Souchet préparent en ce moment, pour la fête des récompenses, un bouquet qu'elles destinent à l'Impératrice.

VICTOR COSSE.

---

## IV

### Les Costumes français.

Mon cher Ducuing,

Vous avez été des premiers à m'applaudir de m'être joint au groupe d'artistes que la Commission impériale avait chargés de former la classe 92, dite des Costumes populaires. Vous comprîtes alors tout l'intérêt que devait offrir une exposition des derniers costumes portés en France, dans les provinces que n'ont pas envahies la blouse bleue ou la jaquette parisienne. Il y avait, en effet, quelque chose à faire avec ces derniers vestiges des mœurs anciennes; leur classement par ordre chronologique, leur division par provinces, leur examen au point de vue des industries locales, etc., etc., tout cela exigeait un travail consciencieux, une longue étude, dont la perspective m'avait séduit.

Je dois le dire, sans hésiter: nos beaux rêves n'ont pu se réaliser. Nous avons eu des *vitrines*, nous n'avons pas eu *l'exposition* savante que le programme officiel nous avait conseillée, mais sans nous fournir les moyens de l'exécuter.

C'est bien le moins, n'est-ce pas, mon cher Ducuing, que je vous dise ici nos déboires et nos regrets? Non pas que je veuille m'en prendre à quelqu'un. La faute n'en est à personne. L'idée première, celle qui a fait entrer les costumes dans le groupe X, était excellente. Nous l'avions tous comprise, mes collègues et moi. Mais les moyens pratiques d'exécution nous ont fait défaut. Ils devaient nous faire défaut; nous l'avons su plus tard.

Rangés, en effet, dans la catégorie des produits industriels et commerciaux, les costumes français ont dû faire les frais de leur exposition. Or, faire les frais de son exposition, c'était chose facile à un produit qui pouvait rapporter à son fabricant, à son propriétaire, à son inventeur, un bénéfice quelconque. Mais quel profit voulait-on qu'un exposant complaisant trouvât à nous *prêter* de pittoresques reliques, — que cet exposant fût un particulier, collectionneur ou artiste, ou une administration municipale, ou une administration préfectorale?

Quand nos choix furent faits, nous eûmes à calculer les dépenses nécessitées par l'installation des vitrines et l'acquisition des mannequins. Ces dépenses s'élevèrent à une somme assez forte, laquelle fut répartie sur tous les exposants admis, et nous tarifâmes telle ville, telle préfecture, tel collectionneur, tel habitant complaisant d'une contrée pittoresque. Ah! mon cher Ducuing, ce fut le *quart d'heure de Rabelais*. Beaucoup de nos *admis* s'enfuirent, et nous restâmes avec ceux que la Providence, qui veillait sur la classe 92, voulut bien retenir. Ceux-là vous les avez vus au Palais de l'Exposition. Réunis dans notre petite salle, ils sont nombreux encore, mais ce n'est pas là tout ce qui était original et curieux.

Vous parlerai-je aussi d'un terrible ennemi, que nous n'avons pu vaincre qu'à moitié? Cet ennemi, c'est l'indifférence locale. Dans quel étonnement ne jetions-nous pas les habitants des Deux-Sèvres ou du Bas-Rhin, quand, soigneux à l'excès, nous leur demandions tels ou tels costumes, telles ou telles parties de costumes, en bien précisant chacune des originalités que nous leur savions. Tout surpris de notre science, ils arrivaient bien vite à la taxer de *badauderie*, et ils admiraient ces *Parisiens* recherchant un chiffon, une collerette ou un jupon! C'était l'éternelle histoire du rapin, *caressé* vivement par la grosse main joufflue de la paysanne, dont il veut esquisser le *galbe si pur*. Nous n'avons pas de *galbes*, chez nous! était-on tenté de nous répondre avec un accent d'indignation. Jugez un peu ce qu'on nous répondait ensuite, quand nous étions obligés d'imposer d'un *quantum* le bonnet de la Cauchoise ou la *mante* de la Rocheloise!

Enfin, mon cher Ducuing, nous sommes arrivés à faire ce que vous avez eu, pour votre part, la bienveillance d'admirer. Merci, mais la chose est incomplète. Néanmoins, je voudrais bien que ce petit noyau d'exposition de costumes populaires fût conservé. On pourrait, peu à peu, compléter notre œuvre, qui, renfermée dans quelque salle d'un musée parisien, — au Louvre, si ce n'est pas trop ambitieux, à côté.... le dirai-je? du musée des Souverains, — ou aux Beaux-Arts, ou encore dans une École gratuite de dessin, offrirait des modèles très-curieux, des souvenirs très-intéressants.

Mais on n'en fera rien, je gage. Chaque amateur reprendra ses costumes, chaque commune redemandera les siens, et tout disparaîtra comme le reste.

Vous me demandez de signaler ici quelques-uns des types les plus curieux, abrités par notre modeste vitrine. Je vous ai déjà parlé des *costumes bretons;* les costumes *normands* ne se distinguent guère que par les coiffures des femmes; les costumes *alsaciens* sont très-connus; en Auvergne, il y a des parties de costumes que le dessin seul peut rendre; il en est de même dans les autres provinces; je laisserai donc vos lecteurs s'arrêter d'eux-mêmes aux trois dessins que vous leur offrez.

Les types de la vallée d'Ossun sont toute une page d'histoire. On peut écrire sous ce charmant croquis le mot de Louis XIV : *Il n'y a plus de Pyrénées!* Ce bon et honnête paysan rappelle un brigand de Gil Blas, et semble avoir posé pour le contrebandier dont l'image ennoblit le cahier de papier à cigarettes espagnol, fabriqué rue Saint-Martin, à Paris. Le costume des habitants du Cher, homme et femme, a un caractère que je n'ai pas besoin de faire ressortir. On m'a dit que c'était un des plus menacés par les coupes sombres que projette le ciseau des tailleurs parisiens. On a donc bien fait de le fixer aussitôt dans le bel album de l'*Exposition universelle illustrée;* la *Belle-Jardinière* ne l'y viendra pas prendre, et qui sait si, quelque jour, — aux temps prédits pour le retour des diligences détrônant les chemins de fer! — les habitants du Cher ne seront pas bien aises de retrouver dans votre livre, mon cher Ducuing, le modèle des costumes que portaient leurs pères?

Mais que vient faire là ce postillon? J'ai prononcé le mot « diligence » à propos d'une mantille et d'une culotte courte, c'était bien à propos de lui que je devais raviver ce souvenir. Hélas! le postillon n'est plus! Morte la chaise de poste, mort le postillon!! Ne me dites pas que vous en rencontrez encore dans les rues de Paris; fi! ce sont de faux postillons. Pour l'honneur de la vieille corporation éteinte, je tiens à le dire. Un postillon de la vieille race eût brisé son fouet, comme un gentilhomme son épée, plutôt que d'atteler son percheron à cette grande et affreuse voiture qui porte aux quatre coins de Paris les exemplaires d'un journal à un sou. Vous me direz: c'est la *démocratisation* du postillon! Ah! le vilain mot, et comme il jure à côté de ce cavalier joyeux, fringant, de belle humeur et de bon courage, qui suivait les grandes routes et traversait les villes en faisant claquer son fouet, tout fier de la berline dont les coussins moelleux portaient M. le comte et Mme la comtesse, ou M. le duc et Mme la duchesse — quand ce n'était pas M. le duc avec Mme la comtesse et Mme la duchesse avec M. le comte.

Non, non, le postillon n'est plus! Ils ont volé sa défroque dans les armoires d'un vieux château, ces hommes qui boivent chaque jour aux cabarets de la rue du Croissant et dégustent la littérature de M. Timothée Trimm. Et, tenez, je n'en veux d'autre preuve que la déclaration de M. Dailly lui-même, le fournisseur du *Petit Journal*. Il m'écrivait un jour que le costume n'existait plus. Depuis 1830, si je ne me trompe, aucune ordonnance n'a paru pour régler les couleurs du postillon. Aucune ordonnance! Comprenez-vous cela! Etonnons-nous que la monarchie de Louis-Philippe ne soit pas restée debout!... Les postillons l'avaient condamnée. En mourant, ils ont lancé l'anathème aux d'Orléans. — L'Empire a été épargné, car la Maison impériale a, vous le savez, ses postillons.

Je crois, d'ailleurs, reconnaître dans votre vignette un portrait. Il me semble retrouver les traits d'un vieux mais solide gaillard, que Armand Dumaresq fit venir dans son atelier pour le dessiner. Le postillon émérite fut fier de poser devant le peintre de Cambronne, et je ne sais pas s'il ne raconta pas, à la façon d'Homère, ses dernières luttes contre les chemins de fer, en se vantant d'avoir eu, lui aussi, un glorieux Waterloo.

Le nom de ce brave homme ne me revient pas. N'est-ce pas Girard ou Gaillard? Qu'importe. Son vrai nom, c'est « le postillon. » On le connaît rue Pigale et rue de la Tour-des-Dames. Il a dû conduire un jour Louis XVIII ou Charles X. Il savait le trot qu'il fallait aux Majestés de la branche aînée des Bourbons, et sans médire des carrossiers, il prétend que le sommeil en berline était dû au postillon bien plus qu'aux ressorts. — Je le veux bien.

Armand Dumaresq m'a dit qu'on pouvait écrire tout un poëme sur le père Girard? Si je me laisse tenter, je vous demanderai pour frontispice le croquis que vous donnez à vos lecteurs.

Il y avait bien encore quelques types, dans le même genre, à vous signaler, mais j'ai peur de l'incrédulité de vos lecteurs. Si je leur affirmais, par exemple, qu'un joli costume de *poissarde* ou d'écaillière eût été un des plus curieux ornements de la collection des costumes populaires? Si je m'arrêtais philosophiquement devant un *égoutier?* Vous faites une grimace? Gérôme, mon collègue au Comité de la classe 92, n'a point eu ce dégoût; il a dessiné l'*égoutier* de Paris, — ce Parisien sous-terre, — et son crayon, qui esquissa César et Cléopatre, a su faire une curieuse originalité de l'homme que les robes blanches et les habits noirs ne demandent point à fréquenter. N'est-ce pas là un costume populaire? Moi, j'aurais voulu, dans notre Exposition, jusqu'au chiffonnier. Encore un type, celui-là, que les tombereaux municipaux détruiront un jour. — Si j'écris le poëme sur le postillon, je terminerai par un épilogue dans lequel défileront, comme aux Champs-Élysées, les ombres des originaux méchamment mis à mort par la civilisation. Le chiffonnier fermera la marche, en ramassant les oripeaux de ses devanciers devant la postérité.

Et maintenant, l'heure est venue de tirer le rideau sur les vitrines de la classe 92. Retournez à vos grandes armoires de famille, vieux costumes que le temps n'ose plus respecter! vous avez fait sourire vos visiteurs, les uns parce qu'ils se rappelaient le passé en vous voyant, les autres parce qu'ils vous comparaient à l'avenir! N'en soyez pas honteux: vous êtes les cheveux blancs du goût français, vous êtes la vieillesse, et si l'on s'est moqué de vous, — mais non pas sans avouer qu'on vous avait portés, — vous serez un jour bien vengés, car on se moquera aussi des costumes modernes, — mais sans oser dire qu'on les avait adoptés!...

Bien à vous, mon cher Ducuing,

ERNEST DRÉOLLE.

---

## V

### Auvergnats et Bourguignonne.

Les mois d'Exposition universelle que nous venons de parcourir ont fait passer et glisser sous les yeux du spectateur attentif et du philosophe une variété de tableaux vivants et parlants, des plus curieux parfois et des plus pittoresques.

Tout homme qui a des yeux et qui sait se servir de ses yeux pour regarder n'aura point perdu son temps, je vous jure, n'eût-il as-